

néraux sont les seules productions de la nature qui offrent de la ressemblance avec celles de l'Europe. Les végétaux et les animaux au contraire ne présentent rien d'analogue à ce que nous voyons autour de nous.

Non-seulement ce pays sablonneux ne produit aucune plante céréale, mais encore aucun végétal propre à la nourriture de l'homme : car, ainsi que l'observe M. Leschenault, à qui nous sommes redevables d'un excellent mémoire sur la végétation de la Nouvelle-Hollande et de la Terre Van-Diemen, on ne peut regarder comme dignes d'être cultivées et d'offrir une ressource suffisante l'espèce de fougère dont les habitans de ce dernier pays mangent les racines, les bulbes d'orchidées, et l'espèce de céleri dont se nourrissent les habitans de la côte de la Leeuwin, et les fruits du cycas Riedlei qui ont besoin d'être torréfiés pour perdre leur qualité malfaisante.

Si le règne animal, continue cet habile naturaliste, offre des particularités remarquables qui l'isolent pour ainsi dire de celui des autres parties du monde, le règne végétal n'a pas un caractère moins distinctif. Ce caractère tient non-seulement aux différences botaniques, mais encore à une physionomie naturelle qui sera remarquée des yeux les moins observateurs. Les parties méridionales de l'Afrique sont les seules à la végé-

tation desquelles on puisse comparer celles de la Nouvelle-Hollande; par les mêmes parallèles on retrouve ces innombrables légions de bruyères, et de protées qui renferment plusieurs arbustes remarquables par leurs formes gracieuses et délicates, qui parent la stérilité de l'un et de l'autre climat.

« Mais dans tous les lieux que nous avons visités, et surtout sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, la végétation est généralement sombre et triste; elle a l'aspect de celle de nos arbres verts ou de nos bruyères : les fruits pour la plupart sont ligneux; les feuilles de presque toutes les plantes sont linéaires, lancéolées, petites, coriaces et spinescentes. Cette contexture des végétaux est l'effet de l'aridité du sol et de la sécheresse du climat; c'est à ces mêmes causes qu'est due sans doute la rareté des champignons, des mousses, des fougères et des plantes herbacées. Les graminées, qui ailleurs sont généralement molles et flexibles, participent ici de la rigidité des autres plantes. »

Les plus grands arbres sont presque exclusivement des eucalyptus : on y trouve aussi beaucoup de mimosa, qui au lieu d'avoir le feuillage constamment penné délicatement, comme celui des espèces de l'ancien continent, offrent le singulier

caractère d'avoir dans leur jeune âge des feuilles pennées et mélangées avec des feuilles simples.

Les eucalyptus sont des arbres ou des arbrisseaux à feuilles simples, alternes, rarement opposées; les fleurs sont réunies en tête ou en ombelles axillaires: elles produisent un effet très-agréable lorsqu'après la chute de l'opercule, leurs nombreuses étamines s'élancent hors du calice en forme d'aigrette.

Parmi les espèces les plus remarquables pour leur utilité, on distingue l'eucalyptus oblique. Son écorce, de même que celle de l'eucalyptus résineux, devient fongeuse; elle a quelquefois jusqu'à quatre pouces d'épaisseur; elle est composée de feuillettes emboîtées les uns dans les autres, qui se séparent facilement. Les sauvages en enlèvent des bandes, qu'ils emploient à faire des abat-vents, à couvrir leurs cases et à construire des radeaux. Dans l'eucalyptus poivré, les feuilles sont parsemées de vésicules nombreuses qui contiennent une huile essentielle, analogue à celle qu'on distingue dans la menthe poivrée, mais d'une saveur moins piquante. L'eucalyptus résineux est d'une très-grande taille; son bois qui n'est bon qu'à brûler contient une grande quantité de résine. White, chirurgien de la colonie anglaise, dit dans la relation de son voyage, qu'en incisant

l'écorce, on retire souvent d'un seul individu plus de deux cent quarante pintes d'une gomme résine qui devient rouge en se desséchant, et qui se dissout en grande partie dans l'esprit de vin, auquel elle communique la même couleur; il observe que l'eau n'en dissout qu'un sixième. Cette substance est astringente, et White en fit prendre avec beaucoup de succès à des malades atteints de dyssenterie et de diarrhée. Peut-être que les arts pourraient retirer un parti avantageux de cette gomme résine.

L'eucalyptus robuste, nommé ainsi sans doute à cause de la force et de la solidité de son tronc, a reçu des Anglais le nom de *mahogoni*, ou *acajou de la Nouvelle-Hollande*, parce que son bois qui est dur, pesant, et d'une couleur rouge, peut remplacer à certains égards le mahogoni des Antilles.

L'eucalyptus *globulus* a le bois dur, liant, très-bon pour les constructions navales. L'écorce, les feuilles et les fruits de cet arbre sont aromatiques, et pourraient être employées comme assaisonnement. L'eucalyptus *cordata* est d'une très-grande taille; mais à cet égard il le cède à l'eucalyptus robuste, que ses dimensions ont aussi fait nommer eucalyptus gigantesque. Celui-ci qui est un arbre des plus vigoureux et des plus grands de la Nouvelle-Hollande, en même temps qu'il en est un

des plus communs, croît depuis les rives de l'o-céan jusqu'au sommet des plus hautes montagnes de l'intérieur. Il s'élève à une hauteur de cent soixante à cent quatre-vingts pieds, sur une circonférence de vingt-cinq à trente et trente-six.

Les autres végétaux dont on a jusqu'à présent reconnu les propriétés, sont les xanthoræa, d'où découle très-abondamment une résine odorante, dont les naturels se servent pour boucher les sutures de leurs canots en écorce, et pour souder la hampe de leurs zagaies avec le bois dur qui leur sert de pointe, et fixer le manche à leurs haches de pierre. Les xanthoræa sont des plantes de la famille des asphodèles, dont la tige est ligneuse; les feuilles sont triangulaires; la hampe cylindrique, très-longue, est terminée par un chaton multiflore. C'est le xanthoræa arborescent qui fournit la résine employée par les sauvages; on en fait aussi usage en médecine comme vulnéraire; ses épis laissent fluer une liqueur visqueuse sucrée dont ces mêmes indigènes sont friands.

L'*hibiscus heterophyllus* qui croît sur les bords du Hawkesbury-River, a une écorce qui peut servir à faire des cordages. Plusieurs mimosa donnent des gommés. Plusieurs plantes de la famille des myrthes et de celle des composées sont éminemment aromatiques.

Parmi les végétaux dont les belles fleurs ont

attiré les regards des curieux, on remarque les metrosideros, les melaleuca et les laptospermum. La plupart de ces derniers sont aromatiques, et fournissent une décoction théiforme agréable à boire; on peut aussi obtenir par leur distillation une huile essentielle fort odorante: une espèce a des rameaux flexibles qui lui donnent l'aspect d'un saule pleureur. Les panicules ou les épis de fleurs éclatantes des metrosideros sont du plus bel effet. L'écorce d'un melaleuca acquiert plusieurs pouces d'épaisseur; elle est formée de feuillets minces, flexibles et très-doux, qui se détachent facilement: c'est avec cette écorce que les naturels garnissent l'intérieur des abris où ils reposent.

On peut encore citer, parmi les végétaux remarquables de la Nouvelle-Hollande, les casuarina. Ce sont des arbres de grandeur moyenne qui ne s'élèvent guère au-delà de vingt à vingt-quatre pieds sur un tronc d'environ un pied d'épaisseur. Ils n'ont point de feuilles; leurs rameaux grêles, verts, pendans, nombreux et touffus, composés de pièces articulées comme ceux des ephedra, leur donnent un aspect singulier et pittoresque. Leur bois est dur, liant, très-compacte, d'une grande force; les sauvages en font des massues, des casse-têtes, des lances, des manches d'outils et divers autres ouvrages.

Si les végétaux de la Nouvelle-Hollande ont offert des singularités, plusieurs des animaux de ce continent présentent des bizarreries de forme et de structure que l'imagination de l'homme n'aurait jamais pu concevoir.

Le plus grand quadrupède que l'on ait rencontré dans cette contrée, est le kangorou géant, ainsi nommé parce qu'il a presque la taille d'un mouton.

Les kangorou sont remarquables par l'extrême disproportion qui existe entre leurs membres antérieurs et les postérieurs : on dirait même que toute la partie supérieure de leur corps a été en quelque sorte sacrifiée à la partie inférieure. Leurs pieds de derrière sont d'une force et d'une longueur étonnantes, et leur queue par son épaisseur et la vigueur de ses muscles, leur rend autant de service qu'une troisième jambe ; les extrémités antérieures au contraire sont très-petites et grêles, ainsi que la tête et les parties antérieures du corps. Cette conformation leur permet de se tenir debout, et leur queue forme alors avec les pieds postérieurs un trépied solide, dont la pesanteur des parties supérieures ne peut détruire l'équilibre : les kangorou, dans cette position, se tiennent appuyés sur leurs longs métatarses, ce qui ajoute encore à leur stabilité.

Leurs pieds de devant ont cinq doigts armés d'on-

gles forts et légèrement arqués ; ces doigts sont assez courts, mais libres. Les pieds de derrière n'ont que quatre doigts ; l'avant dernier est le plus fort et le plus long : il est terminé par un ongle très-gros ; la plante des pieds est nue ; le métatarse et la jambe sont très-allongés, et celle-ci est presque du double plus longue que la cuisse. Les poils sont de deux espèces, les soyeux et les laineux. Les oreilles sont de grandeur médiocre, droites et très-mobiles ; la langue est douce et la lèvre supérieure fendue. Ces animaux n'ont que des dents incisives et des molaires, et ne se nourrissent que de substances végétales.

Les kangorou vivent en troupes composées d'une douzaine d'individus, et conduites par les vieux mâles ; ils se tiennent dans les lieux boisés et paraissent suivre des sentiers qu'ils se sont tracés. Une espèce de kangorou à bandes, ou bandicoat, vit isolément et se prépare dans des buissons épineux et serrés des galeries nombreuses qui lui servent pour échapper à ses ennemis. Les femelles des kangorou ne font qu'un ou deux petits, qui naissent presque à l'état de fœtus, et sont tout de suite placés dans le sac abdominal, que ces animaux possèdent comme les didelphes. Dans les plus grandes espèces, dont le poids s'élève jusqu'à cent soixante et cent quatre-vingts livres, les petits en naissant n'ont qu'un pouce de longueur.

Quand les kangorou sont appuyés sur leurs longs métatarses et sur leur forte queue, leurs petits pieds de devant sont abaissés sur la poitrine; les oreilles sont relevées: enfin dans cette pose, les kangorou ressemblent beaucoup aux lièvres quand ils sont aux écoutes. Ils marchent, ou bien sautent à la manière des gerboises sur les jambes de derrière, tenant celles de devant pressées contre la poitrine; s'ils marchent sur les quatre pattes, c'est en s'aidant de leur queue, et ils avancent à l'aide d'un mouvement assez compliqué: les quatre pattes posées à terre, ils enlèvent leur partie postérieure en se servant de leur queue appuyée sur la terre, comme d'un ressort; et ramenant les jambes de derrière près de celles de devant, ils portent celles-ci en avant; continuant cet exercice, ils avancent avec assez de vitesse. Effrayés et poursuivis, ils font des sauts de vingt à trente pieds d'étendue, sur six à neuf de hauteur; dans ces sauts, leur queue fait l'office d'un ressort: de sorte qu'ils peuvent tenir la tête levée et le corps dans une situation presque droite.

La grandeur et le poids de leur queue prouvent qu'elle leur sert à la fois d'arme défensive et d'arme offensive; la gueule et en général la tête de ces animaux sont trop petites proportionnellement à leur corps, pour que leur morsures puissent être dangereuses. Ils ne se servent de leurs

pattes de devant que pour porter, comme les écureuils, leur nourriture à leur bouche.

White rapporte que plusieurs déportés de Port-Jackson ayant lâché un vigoureux dogue de Terre-Neuve contre un kangorou, celui-ci frappa son adversaire d'une manière terrible avec sa queue. Le chien fut blessé jusqu'au sang sur plusieurs parties de son corps. Les Anglais remarquèrent que le kangorou ne faisait usage ni de ses dents ni de ses pieds de derrière.

On dit aussi que pour combattre et éventrer leurs ennemis, les grands kangorou se servent de leur fort doigt des pieds de derrière. Comme ils meuvent toujours à la fois chaque paire de pieds, ils sont obligés dans le combat de se soutenir uniquement sur leur queue; mais alors ils chassent leur ennemi contre un point perpendiculaire au terrain, puis se dressent le long de cet appui et s'y tiennent avec leurs pattes de devant; ou bien, lorsque deux kangorou combattent l'un contre l'autre, ils appuient réciproquement leurs pattes de devant contre leur poitrine; et uniquement soutenus sur leur queue, ils emploient leurs jambes de derrière à se combattre.

Leur chair est bonne à manger: on l'a comparée à celle du chevreuil. Celle du bandicoat est analogue à celle du lapin. Leur poil est généralement gris mêlé de roux dans certaines parties.

Les grands kangorou sont devenus assez rares dans les environs de la colonie anglaise ; mais ils paraissent communs plus loin et à l'ouest des montagnes Bleues. Toutes les espèces de ces animaux se trouvent tant à la Nouvelle-Hollande que dans les îles voisines. La plus petite est le kangorou à bandes.

Un animal qui se rapproche des kangorou est le potorou ; on n'en connaît qu'une seule espèce. Il a comme les kangorou le corps allongé et plus épais postérieurement qu'en avant, et les extrémités conformées de même. La femelle a aussi une poche spacieuse, formée par un repli de la peau du ventre, pour recevoir les petits dans leur première jeunesse ; le poil est, comme celui des kangorou, doux et feutré. Mais le nombre et la forme de leurs dents les éloignent de ces animaux ; ils ont des dents canines, et se rapprochent des phalangers. Les Anglais ont donné au potorou le nom de kangorou rat à cause de sa taille, qui est celle d'un petit lapin : son poil est brunâtre en dessus et gris en dessous ; il se nourrit de substances végétales. Les indigènes le nomment potorou.

Les phalangers sont des animaux dont deux espèces ont un pied et plus de longueur avec une queue d'un peu plus de dix pouces, et une autre n'est que de la grosseur d'une souris ; ils sont de

couleur gris fauve ; leur queue est velue ; ils ont des dents canines. Ils habitent dans des terriers sur les côtes de la Nouvelle-Hollande et de la Terre Van-Diemen ; ils se nourrissent de petit gibier, et font la chasse aux oiseaux. Leurs femelles ont sous le ventre une poche assez ample, où elles tiennent leurs petits nouvellement nés.

D'autres animaux carnassiers sont les dasyures, dont la stature est moyenne et même petite, le corps svelte et allongé, la queue longue et couverte de poils lâches ; ils ont la tête conique, le museau pointu, muni de longues moustaches, les oreilles arrondies, assez courtes, mais droites, les yeux vifs, la gueule médiocrement fendue. Les femelles sont munies de la bourse des didelphes. Les dasyures vivent à la manière des fouines et des renards, se tenant cachés pendant le jour dans le creux des rochers, et donnant la chasse aux animaux qui leur servent de proie pendant la nuit. Ils mangent la chair corrompue des phoques et des cétacés qui viennent échouer et mourir sur le bord de la mer. Ils sont très-voraces, s'introduisent avec audace dans les habitations des hommes, et y commettent de grands ravages. Leurs traces sur le bord de la mer font penser qu'ils pêchent aussi souvent qu'ils chassent. Ils s'asseyent sur leur train de derrière, et emploient leurs pattes de devant à

porter leur nourriture à la bouche. Une espèce de dasyure a au plus quatre pouces de longueur.

Le koula est aussi un animal carnassier. Il est de la taille d'un chien médiocre; son poil est long, touffu, grossier, brun chocolat. Il a la queue extrêmement courte, les oreilles assez grandes et pointues, le corps trapu, et la démarche d'un petit ours; il grimpe aux arbres avec beaucoup de facilité; il se creuse des tanières au pied des arbres, et la femelle porte fort long-temps son petit sur son dos.

Enfin l'on connaît un autre animal de la Nouvelle-Hollande qui appartient également à la famille des marsapiaux; mais il n'est pas carnassier. C'est le vombat auquel les naturalistes ont donné le nom de phascolome. Bass et Flinders l'ont décrit comme ayant trente-un pouces anglais de long, du bout du museau à la naissance de la queue; il pèse de vingt-cinq à trente livres: il a la tête large et aplatie; le poil qui le couvre semble avoir été artistement peigné en rayons réguliers qui partent du nez comme d'un même centre. Son nez est divisé par une raie profonde comme celui du lièvre; les narines sont grandes et ouvertes; la bouche est petite; les oreilles sont droites et courtes, les yeux petits, mais vifs et brillans; ils sont garantis par des poils longs et fins que l'animal rabat à volonté. Le cou est

très-court, et le corps trapu; la queue n'a qu'un demi-pouce de long, et elle est entièrement recouverte de poils. Les jambes sont d'égale longueur, extrêmement fortes, surtout celles de devant, et armées d'ongles aigus et propres à creuser la terre: on en compte cinq aux antérieures, et quatre aux postérieures, où le pouce est remplacé par un éperon charnu et inerme. Le poil est grossier, long d'environ un pouce, rare sous le ventre, plus épais sur le dos et la tête, et d'un brun plus ou moins foncé, mais plus sombre sur le dos qu'à tout autre endroit.

Tous les mouvemens du vombat paraissent gênés; aussi est-il lourd et paresseux; un homme pour peu qu'il coure, peut l'arrêter lorsqu'il est en plaine. Le poil long et brun dont les vombats sont couverts, leur donne au premier aperçu une certaine ressemblance avec de petits ours; ils marchent comme eux sur toute la plante des pieds; ils se ramassent en boule, et dans cette position paraissent presque aussi larges que longs. La manière dont les os de leurs avant bras et de leurs jambes sont articulés, leur procure la facilité de se gratter à la manière des singes; ce qu'ils exécutent avec une sorte de grâce et de prestesse. Le naturel du vombat est doux et traitable, mais néanmoins susceptible de colère; il mord avec violence. Bass prit un de ces animaux,

et l'ayant saisi doucement par-dessous le ventre, il le retourna sens dessus dessous, et le tint dans ses bras comme un enfant. Le vombat ne fit aucune résistance ni aucun effort pour s'échapper; sa physionomie n'annonçait aucune crainte, et il paraissait aussi apprivoisé que s'il eût été élevé en domesticité. Bass le porta sur son bras à un mille de distance, tantôt sur un bras, tantôt sur l'autre, quelquefois sur son épaule, et l'animal prit tout en bonne part; mais Bass voulant s'arrêter pour couper une branche d'un arbre inconnu, lia les jambes du vombat pour qu'il ne pût pas s'échapper. La pression de la ligature mit tout à coup l'animal en colère; il commença à crier, à se débattre, et il mordit Bass au coude, où il lui déchira son habit. Rien ne put l'apaiser, et il continua à se débattre pendant qu'on le portait vers le canot, jusqu'à ce que ses forces fussent épuisées. Il paraît donc qu'avec de bons traitemens cet animal serait bientôt familiarisé et serait même susceptible d'attachement.

Les vombats sont très-communs dans les îles Furneaux et sur les montagnes à l'occident de Port-Jackson. Leur cri est une espèce de sifflement sourd; ils se nourrissent d'herbes: on les voit souvent gratter parmi les varecs desséchés sur le bord de la mer; on ignore ce qu'ils y trouvent à manger. Ils se pratiquent des terriers dans les-

quels ils demeurent habituellement, et d'où ils ne sortent que pour pâturer, mais indifféremment à toutes les heures du jour. Leur chair est bonne à manger.

Une variété de chiens est naturelle au pays; ils se rapprochent du chacal de l'ancien monde; ils n'aboient jamais: quelques-uns sont très-beaux. Les chauves-souris sont très-grosses, et ressemblent aux roussettes des îles de la Sonde et des Moluques.

Quoique plusieurs des animaux que nous venons de décrire présentent de grandes singularités dans leur organisation, elles ne sont rien en comparaison de celles que l'on observe dans les quadrupèdes dont nous allons parler.

Les premiers sont les échidnés; leur taille approche de celles des hérissons; leur forme est arrondie, et leurs pattes sont courtes. Leur tête est petite, conique, plate en dessous, et n'est pas séparée du corps par un cou distinct: leur museau est nu, très-prolongé, cylindrique, terminé par une petite bouche qui renferme une langue extensible et visqueuse comme celle des fourmilliers et des pangolins. Leur mâchoire n'est pas garnie de dents; mais leur palais est armé de petites pointes cornées nombreuses: les échidnés n'ont point d'oreilles externes; mais on observe un grand conduit auditif; leurs yeux sont très-



petits, ainsi que leurs narines, qui sont situées à l'extrémité du museau. Leur corps est couvert d'épines nombreuses, tantôt seules, sur le dos, tantôt entremêlées de soies assez épaisses. Leur queue est extrêmement courte, et ne forme qu'un simple bourrelet charnu, supportant aussi des épines dont la direction n'est pas la même que celle des épines du dos. Les pattes sont courtes, à cinq doigts armés d'ongles plus ou moins longs et plus ou moins robustes.

Ces animaux n'ont point de mamelles apparentes, et les organes de la génération aboutissent ainsi que les intestins à un cloaque commun. Leur nourriture consiste en insectes qu'ils saisissent, comme les fourmillers, au moyen de leur langue. Il paraît qu'ils peuvent se rouler en boule comme les hérissons. Ils ont pour ennemis les dasyures. Leurs ongles très-robustes leur donnent le moyen de se creuser des terriers; aussi fouissent-ils avec une extrême célérité. On en connaît deux espèces: l'échidné épineux qui a le corps tout couvert en dessus d'épines coniques; l'échidné soyeux un peu plus grand que le précédent, et dont tout le corps est revêtu de poils longs, doux et soyeux, de couleur marron, enveloppant les piquans dans leur presque totalité. La première espèce se trouve aux environs de Port-Jackson, et la seconde à la Terre Van-Diemen et dans les îles du

détroit de Bass. Les sauvages de cette contrée se font des casques avec leurs peaux.

Les seconds quadrupèdes dont il nous reste à parler, sont les ornithorhynques, les animaux peut-être les plus singuliers que l'on connaisse, et qui semblent destinés à former le passage des vertébrés vivipares aux vertébrés ovipares. Ils réunissent des points d'organisation qui les rapprochent des mammifères, des oiseaux et des reptiles. Comme chez les échidnés, on observe chez les ornithorhynques l'absence des mamelles apparentes, et de véritables dents enchâssées dans les mâchoires, l'existence d'un cloaque semblable à celui des ovipares, enfin celle d'un ongle surnuméraire au talon des mâles; mais ce sont les seuls points de ressemblance.

Le corps des ornithorhynques est allongé, cylindrique et bas sur jambes. Il est terminé postérieurement par une queue qui l'égalé en largeur et qui a le quart de sa longueur; elle est fort épaisse, aplatie, et de forme ovale comme la queue du castor; mais elle est comme le corps entièrement couverte de poils courts et grossiers, traversés par d'autres poils plus rares, plus longs et aplatis à leur extrémité. La tête est peu séparée du corps, par un cou fort court; elle est petite, sans oreilles externes; les yeux qui sont très-petits, sont placés un peu sur le haut des